

LA PETITE KABYLIE

(Rédactrice : Françoise Colin-Mansuy)

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	5
BOUGIE	7
LA CÔTE KABYLE DE BOUGIE A DJIDJELLI.....	19
DJIDJELLI.....	25

SUITE : voir les articles suivants :

LES BABORS

LA VALLEE DE LA SOUMMAM

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 Carte de la Kabylie	5
Figure 2 Bougie, vue générale prise de la mer, vers 1901.....	7
Figure 3 Carte : le port et les environs de Bougie. (vers 1936)	9
Figure 4 Le Port et au fond l'Avant-port (ou baie de Sidi-Yahia) au pied du Gouraya ...	9
Figure 5 La Porte Fouka, vestige des remparts des Hammadites du XIème siècle.....	10
Figure 6 Les armoiries de la ville de Bougie	10
Figure 7 L'église de Bougie, 1858	10
Figure 8 Le marché, au croisement de la rue de Vieillards et la rue Trézel, vers 1907	11
Figure 9 Place de Gueydon, 1905 environ, et la statue de Marioton érigée en 1894. ...	11
Figure 10 Place de Gueydon en construction.	12
Figure 11 Au pied de la Place de Gueydon, en descendant vers le Port à droite.....	13
Figure 12 Bougie, Le quai des pêcheurs, le Fort Abd-el-Kader et le Gouraya	13
Figure 13 Le quai Abd-el-Kader, devant le Fort, au pied du Gouraya, vers 1910.....	14
Figure 14 La Porte Sarrazine , Porte de la Mer (Bab-el-Bahar).vers 1910.....	14
Figure 15 Le mont Gouraya.....	16
Figure 16 Bougie vue de la Colline des Oliviers, vers 1955	17
Figure 17 La grande prière, 4ème phase.....	17
Figure 18 Le cap Carbon et son phare	18
Figure 19 Corniche du Cap Carbon et de la Baie des Aiguades.....	18
Figure 20 Carte de la côte Kabyle de Bougie à Djidjelli	19
Figure 21 Les vignobles du Cap Aokas	20
Figure 22 Figure 22 L'oued Agrioun	21
Figure 23 Passage des Falaises	22
Figure 24 Entrée de la grotte merveilleuse de Dar-el-Oued vers 1910 ?	23
Figure 25 La grotte de Dar-el-Oued en 1950	23
Figure 26 La corniche kabyle aux approches de Djidjelli	24
Figure 27 les armes de Djidjelli.....	25
Figure 28 Carte du département de Constantine.....	25

Figure 29 Carte de Gigeri, prise et perdue par Louis XIV en 1664.....	26
Figure 30 le vaisseau la Lune avec ses 48 canons, au fond de la mer depuis 350 ans	27
Figure 31 Carte de Djidjelli en 1850	29
Figure 32-a :1844 –La Citadelle, 32-b : le Fort Duquesne construit en 1839 sur une avancée rocheuse à l'est de la Citadelle, sur l'emplacement d'une petite mosquée.	30
Figure 33 Place Louis XIV vers 1880, nommée ensuite « Emile Morinaud »	33
Figure 34 Route Nationale de Djidjelli vers 1907	33
Figure 35 Le Marché aux bestiaux en 1905-.....	34
Figure 36 La petite plage du Fort Duquesne, à l'est du port, vers 1910	34
Figure 37 Enfants dans la rue de Picardie, au pied de la Vigie, en 1908.	35
Figure 38 L'autre coté de la rue Picardie vers 1910.....	35
Figure 39 Voiture du Service postal de Djidjelli.....	36
Figure 40 Panthère abattue dans les environs de Djidjelli en 1930.....	38
Figure 41 La plage en 1920.....	40
Figure 42 La plage en 1955, devant l'Hôtel-Casino	40
Figure 43 La jetée jusqu'au grand phare, par jour de tempête.....	41
Figure 44 La place de l'Eglise.....	41
Figure 45 Vue sur Djidjelli et les montagnes environnantes.....	42

BIBLIOGRAPHIE

- BACHELOT Bernard - Louis XIV en Algérie – Gigeri, 1634, Ed. L'Harmattan.
BEAUCE Vivant - Journal d'un colon de 1848, publié dans L'Illustration en 1849 et 1850, illustré par lui-même.
BELLHASENE Tarik, Thèse de Doctorat d'architecture-ville et environnement-Université de Paris 8, Vincennes-Saint-Denis, accessible sur internet.
BERARD Victor, Receveur Enregistrement des Domaines : Indicateur Général de l'Algérie de 1848, Alger, Bastide, Libraire-éditeur, Place Royale.
BLOCH Maurice, A la recherche du passé : 112 ans de présence française en Algérie. L'Harmattan.
BLONDEL Léo, Nouvel aperçu sur l'Algérie, 1838. (Accessible sur Gallica)
BOMBONNEL Charles Laurent, Le tueur de panthères. Paris: Hachette 1921
BOSQUET, Lettres du Maréchal Bosquet à sa mère, 1829-1858, publiées par la Société des bibliophiles du Béarn, Pau, Léon Ribaud. M. (Accessible sur Gallica)
BUGEJA Manuel, « Souvenir d'un fonctionnaire colonial », Editions internationales, Tanger 1939.
Cote: 4 LN 27 82344 , *Bibliothèque Nationale de France*
BUSSON Henri, Développement géographique de la colonisation agricole en Algérie – Annales de géographie-Année 1848, vol 7 n° 31 pp34-54 (www.persee.fr/web)
DOUMANE S, « Kabylie : Economie ancienne ou traditionnelle » Encyclopédie berbère, 26/Judaïsme-Kabylie, Aix-en-Provence, Edisud, 2004, p 4034-38.
E.B. et M. Dahmani, Encyclopédie berbère – 26/Judaïsme. Kabylie .Salem Chaker dir. -- Kabylie : Géographie. (Accessible sur internet)
GERARD Jules, « Le tueur de lions », gravures de Gustave Doré, Paris, Librairie Nouvelle, 1855
JARRIGE Pierre - L'Aviation en Algérie de 1909 à 1961 (www.aviation-algerie.com)
KATAN Yvette – Les colons de 1848, des proscrits ? un mythe tenace et récurrent .Université de Paris Sorbonne 22/06/2006
MARCAIS Philippe, « Textes arabes de Djidjelli » 1954, Paris, PUF 1954
MORIZOT Jean, « Les Kabyles : propos d'un témoin », public.de la CHEAM, 1980.
NOIR Louis (de son vrai nom : Louis-Etienne Salmon, 1837-1901) - Jean Casse-tête, chasseur de lions et de panthères
(<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5749950k.r=%22bataille+de+pharsale%22.langFR>)
PLANHOL (DE) Xavier, « L'Islam et la mer » publié par ED 18, Plon.
RANDON, « Mémoires du Général Randon » extraits sur le site www.benifoughal.
RASTEIL Maxime, « Le calvaire des colons de 1848 », Paris – Eugène Figuière Editeur – 1930.
REMOND Marcel, « La Kabylie » Ed. Baconnier, Alger 1937
SAINT-ARNAUD (DE), « Lettres du Maréchal de Saint-Arnaud » 1832-54- Michel Lévy Frères Editeurs (accessible sur Gallica, Lettres des 14 et 25 mai 1839, 15 juillet, 8 octobre 1839)
VERDES Jeannine, « Dictionnaire coordonné - L'Algérie et la France », Collection Bouquins 2009 – Ed. Robert Laffont (v. Marc Cote, Claude Lefébure- Leroux...)
Remerciements aux sites internet :
<http://www.benifoughal.com/>
<http://www.ceuxdebougie.com/>
http://alger-roi.fr/Alger/aviation/textes/8_aero_club_djidjelli_algerianiste35.htm (Pierre Jarrige)
<http://suzanne.granger.free.fr/index.html>
<http://www.ceuxdebougie.com/>
<http://suzanne.granger.free.fr/Hist1927-37.html> (Taher, agriculture, travaux routiers, cyclone de 1928) (Lacroix)
<http://www.ijjel-echo.com/La-construction-du-port-de.html> (par Hocine Tebbouche)

INTRODUCTION

Si nous quittons Marseille par la mer et traversons la Méditerranée, cap au Sud, en suivant le même méridien, nous découvrirons comme premier horizon du continent africain les hauts sommets découpés du Djurdjura, les plus élevés de Kabylie et, un peu plus à l'Est, une grande chaîne de montagnes aux formes variées, encadrant une grande baie bien abritée derrière un cap protecteur. C'est la baie de Bougie (Bejaia), à l'abri du cap Carbon, en plein cœur de la Petite Kabylie.

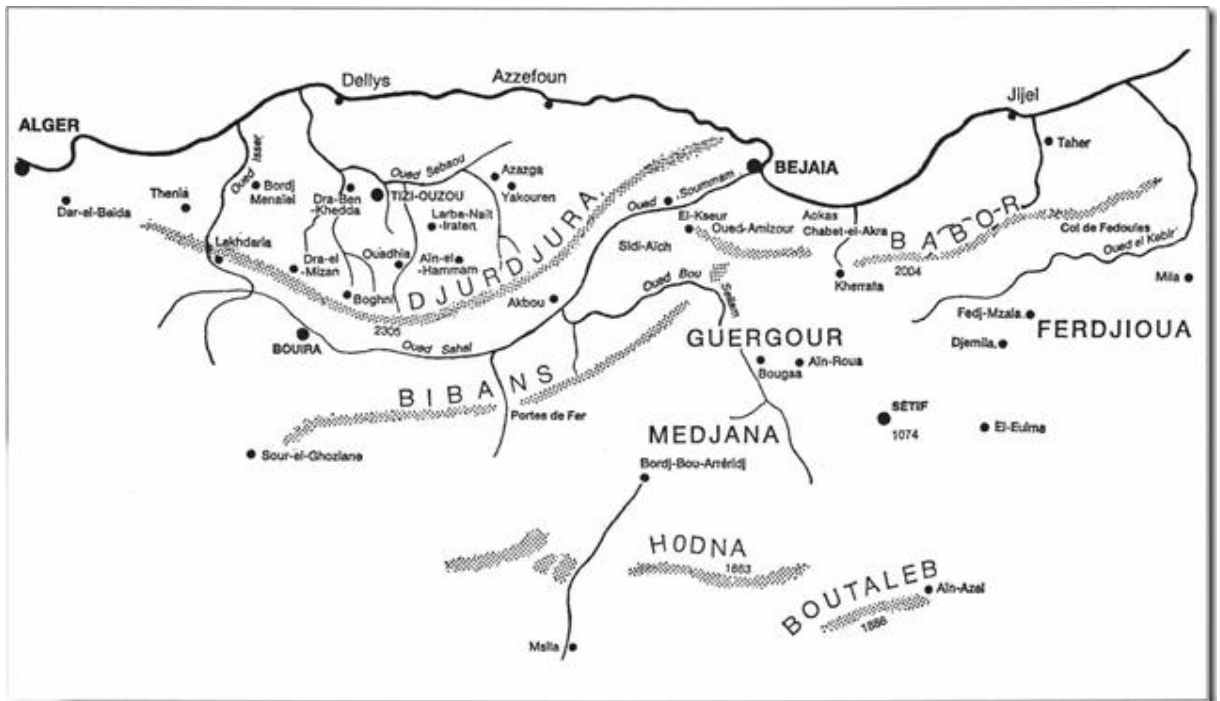


Figure 1 : carte de la Kabylie
E.B. et M. Dahmani, Encyclop. berbère

La Kabylie dans son ensemble borde la Méditerranée sur près de 200 kilomètres depuis la ville de Dellys à l'Ouest jusqu'à celle de Djidjelli (Jijel) à l'Est, Bougie (Bejaia) se trouvant au milieu.

En arrière, de hautes chaînes de montagnes, abruptement creusées de vallées, la traversent d'Ouest en Est, celles du Djurdjura, des Bibans, des Babors, « *un monde fait de pentes où chaque sommet porte un Saint, chaque croupe un village* » (M.Dahmani).

Elle est bordée à l'Ouest par l'Algérois, à l'Est par le Constantinois et au Sud par les Hauts Plateaux qui la séparent du Sahara.

Si ses limites géographiques sont imprécises et complexes, sa cohésion linguistique et culturelle en fait l'originalité : les habitants de cette région, la plus peuplée d'Algérie, sont en

large majorité berbérophones. Ancrés dans ce pays depuis des millénaires, ils restent profondément attachés à de très anciennes traditions essentiellement orales et leur système social est fondé sur la tribu, « Aqaba'il », terme que les Français ont traduit par « Kabyle ».

Les Français ont distingué deux régions en Kabylie.

La « **Grande Kabylie** » est la partie occidentale, limitée par l'Algérois, celle de la longue et haute chaîne du Djurdjura dominant en un large demi-cercle la région de Tizi-Ouzou. Protégée par un relief difficile d'accès, c'est la partie de Kabylie qui a le plus conservé ses traits originaux.

La « **Petite Kabylie** » est la partie orientale de la Kabylie, limitée par le versant sud et est du Djurdjura. On y trouve :

- Bougie, son port majeur, Bejaia aujourd'hui, avec son immense baie
- la "Côte de saphir", qui court au pied des montagnes vers l'Est jusqu'à Djidjelli
- la chaîne des Babors, en arrière de la côte, foyer historique et même préhistorique de grandes tribus berbères, avec plus au sud les régions du Guergour, de la Medjana et des Bibans
- la vallée de la Soummam qui suit la courbe du versant sud et est du Djurdjura avant de se jeter près de Bougie.

Pourquoi "Petite Kabylie" ? L'adjectif laisse songeur. Les deux parties de la Kabylie font chacune 5000 km² de superficie¹. Quant à l'altitude des chaînes de montagnes, si la Grande-Kabylie culmine à 2308 mètres au mont Lalla Khadidja alors que la Petite Kabylie ne culmine qu'à 2004 mètres au mont Grand-Babor, l'altitude moyenne des reliefs en revanche est supérieure en Petite Kabylie.

On entend souvent dire que la Petite Kabylie est habitée par des Kabyles qui parlent l'arabe.

A l'Est de Djidjelli, on réserve plutôt le terme de « Kabylie de Collo » et de chaîne numidique, l'ensemble d'une superficie de 3000 km².

¹ EB.et M. Dahmani, Géographie, Encyclopédie Berbère

BOUGIE

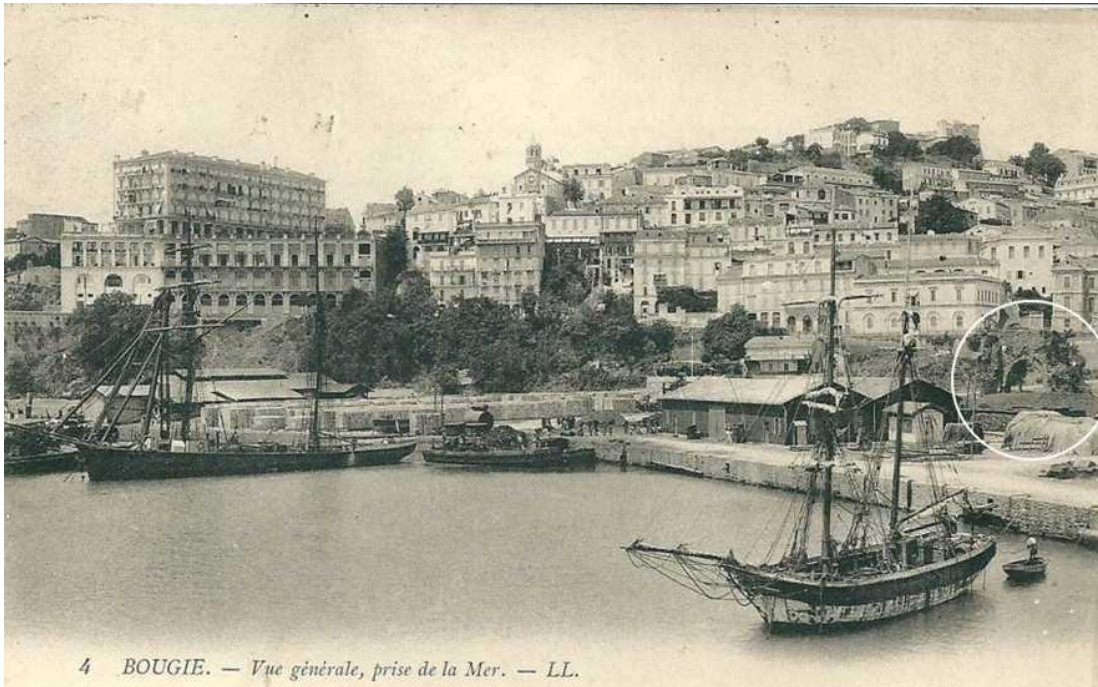


Figure 2 : Bougie, vue générale prise de la mer, vers 1901. Sur la droite : la Porte Sarrazine.

Dans l'Antiquité Bougie était considérée comme le seul port naturel de la Méditerranée : à l'Ouest d'une immense baie aux abords sableux, ce site est protégé des fréquents vents d'Ouest et Nord-Ouest par les hautes falaises du Mont Gouraya et par une avancée rocheuse de plus de 200 mètres, le Cap Carbon.

Aussi s'y succédèrent de nombreux peuples : Phéniciens, Carthaginois, Romains, Vandales, Byzantins, Hammadites (dynastie berbère) Arabes, Espagnols et Turcs.

Elle fut la *Saldæ* romaine, l'« En Naceria » hammadite, la « Bigaya » arabe. Les Français l'appelèrent Bougie, clin d'œil aux chandelles de cire d'abeille que les Kabyles des environs exportaient en France. Elle s'appelle aujourd'hui « Bejaia » et les Kabyles la nomment « Bgayet ».

De grands hommes y passèrent au cours des siècles : le mathématicien Fibonacci ² au 13^{ème} siècle, Ramon Lull, théologien catalan, et l'historien Ibn Khaldoun au 14^{ème}, Léon l'Africain et Filippo Lippi au 15^{ème}, le naturaliste Jean-André Peyssonnel au 18^{ème} et bien d'autres encore.

En 1897 l'archiduc d'Autriche, Louis Salvator de Habsbourg, y séjourna pendant trois mois et, enthousiasmé, la surnomma « La perle de l'Afrique du Nord », titre du livre qu'il écrivit à son retour et qu'il illustra de 33 gravures de sa propre main : extraordinaire photographie de Bougie à la fin du XIX^{ème} siècle.

La France, après s'être emparée d'Alger, prit Bougie en 1833. Le Général Trezel reçut

² Fibonacci introduisit les chiffres « arabes » en Europe

le commandement d'une expédition et occupa la ville qui n'était plus que ruines sous la domination despotique des compagnies turques qu'y avait installées le Dey d'Alger et qui étaient en guerre permanente avec les Kabyles des environs³.

Si le débarquement fut relativement facile, le maintien sur place exigea de doubler l'effectif des troupes pour venir à bout de la résistance des Kabyles.

Mais les troupes françaises ne purent aller bien loin, bloquées par l'encaissement de la ville et par les montagnes environnantes solidement et farouchement défendues par les tribus qui les habitaient.

La région était à l'époque difficilement accessible, manquant cruellement de voies de communications et seuls l'âne et le mulet dessinaient les chemins reliant les villages haut perchés. Il ne restait plus trace de la "En Naceria" qui brilla tant au Moyen-âge, sous la dynastie berbère des Hammadites, en partie grâce au passage tout proche d'une voie caravanière bien organisée, protégée par un réseau de points fortifiés : le transport d'hommes et de marchandises s'y faisait à dos de chameau et permettait à la région de prospérer.

Ce n'est qu'en 1847 que les troupes françaises, dans cet environnement hostile et peu accessible, commencèrent à coloniser cette partie de la Kabylie et, avec le Génie militaire et la main d'œuvre kabyle, entreprirent, comme les Romains de l'antiquité, la construction de routes pour relier le port à l'arrière pays et aux autres villages côtiers, et d'un pont pour traverser la Soummam.

En 1848 fut commencée la route vers Sétif. Quant à la voie maritime, un bateau à vapeur assurait la liaison entre Alger, Bougie, Djidjelli et Bône. Il mouillait à Bougie les 1^{er}, 11 et 21 du mois à deux heures du matin, repartait à trois heures à Djidjelli où il arrivait à huit heures pour repartir vers Bône à neuf heures et répétait les mêmes escales au retour.

Les moyens de transport pour les moyennes distances restaient le cheval et le mulet.

Plus tard, après la terrible répression de l'insurrection de 1871, le véritable développement de Bougie et sa région commença. Mais cette répression laissa des traces indélébiles au cœur des tribus berbères.

L'Amiral de Gueydon, alors gouverneur de l'Algérie, fit de Bougie le siège du chef-lieu d'arrondissement et y installa un tribunal. L'activité se développa, des gisements miniers furent exploités, plusieurs familles françaises, sardes, italiennes vinrent s'installer dans la région pour développer les nombreuses possibilités qu'offre le pays kabyle.

Un bon exemple en est donné par les pipiers, attirés par les forêts riches en bruyères peu exploitées. « *Ils débarquent avec leurs familles de maçons, plâtriers, motoristes, puisatiers et autres pour bâtir usines et maisons et installent leurs scieries près des forêts* » nous raconte Arthur Cutri dans les Chroniques de Bougie.

Les ébauchons de pipes étaient exportés vers le Jura, l'Angleterre, l'Allemagne et même les Etats-Unis.

En 1925 Bougie fut mise en lumière... par le projet fou de Gaston Thomson, né à Oran, ancien Ministre de la Marine et son ami Franchet d'Espéray, né à Mostaganem, Maréchal de France : transférer l'arsenal de Toulon à Bougie, ni plus, ni moins.

³ Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie, Ministère de la guerre, février 1838

Un grand avant-port fut organisé à l'Ouest en fermant la baie de Sidi-Yahia à partir du cap Bouak par une grande digue en eau profonde construite avec d'énormes blocs de 30 à 40 tonnes.

Sous le cap Bouak devait être creusé un grand abri pour sous-marins avec entrée côté port et entrée côté large. L'arsenal toulonnais serait transféré en dix ans sur l'immense terrain qui servait de décharge d'ordures à toute la région.

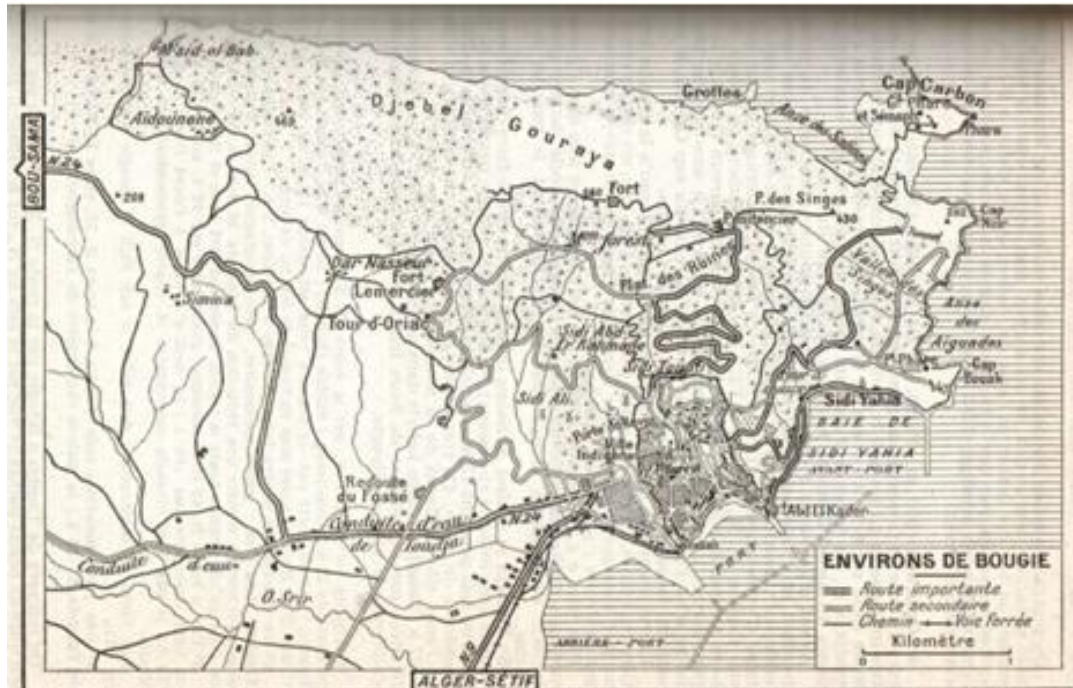


Figure 3 : Le port et les environs de Bougie. (vers 1936)

L'assassinat en 1930 du comptable Treuillon par le chef de chantier Bendinelli et la destruction de toute la comptabilité partie en fumée dans le foyer d'une locomotive mirent fin au projet, les crédits restants furent affectés au développement de Mers-el-Kebir et l'arsenal resta à Toulon.



Figure 4 : Le Port et au fond l'Avant-port (ou baie de Sidi-Yahia) au pied du Gouraya

Mais le port de Kabylie garda son avant-port et fut doté, à l'Est, d'un grand arrière-port servant de base aéronavale pour les hydravions qui y faisaient escale lors des missions entre Mers-el-Kebir et Bizerte.

Plus tard, en 1958-59, les grandes cuves destinées au pétrole d'Hassi-Messaoud furent installées sur l'emplacement anciennement prévu pour l'arsenal de Toulon. Le pétrole brut fut acheminé jusqu'à Bougie par un oléoduc fait de tubes de 60 cm de diamètre enterrés à 1,60 mètre de profondeur, courant sur 660 kilomètres, passant à travers les Portes de Fer et le long de la vallée de la Soummam. Deux nouveaux appontements construits en 1960 permirent à trois pétroliers d'évacuer quinze millions de tonnes de pétrole l'année suivante.

Mais oublions un peu ce passé historique et tentons une promenade imaginaire, soixante ans en arrière, dans cette ville construite en amphithéâtre sur les basses pentes de l'imposant Mont Gouraya et qui descend abruptement jusqu'au plus près de la mer.



Figure 5 : La Porte Fouka, vestige des remparts des Hammadites du XI^{ème} siècle

Prenons les escaliers de la Porte Fouka, l'une des cinq portes des anciens remparts hammadites dont il ne reste que peu de vestiges, et dévalons les rues étroites et pentues de la Haute Ville : nous voici devant l'église, construite en 1858.



Figure 6 : Les armoiries de la ville de Bougie



Figure 7 : L'église de Bougie construite en 1858

Sur sa façade sont gravées les armoiries de la ville dont les symboles sont le singe, évoquant les nombreux singes magots répandus dans la nature environnante, le croissant de lune, peut-être en souvenir du Royaume des Hammadites, une ruche évoquant la cire d'abeilles des bougies dont les Kabyles faisaient commerce, et la comète apparue l'année même de la construction de l'édifice.

Plus bas c'est le marché couvert si bien achalandé.



Figure 8 Le marché, au croisement de la rue de Vieillards et la rue Trézel, vers 1907

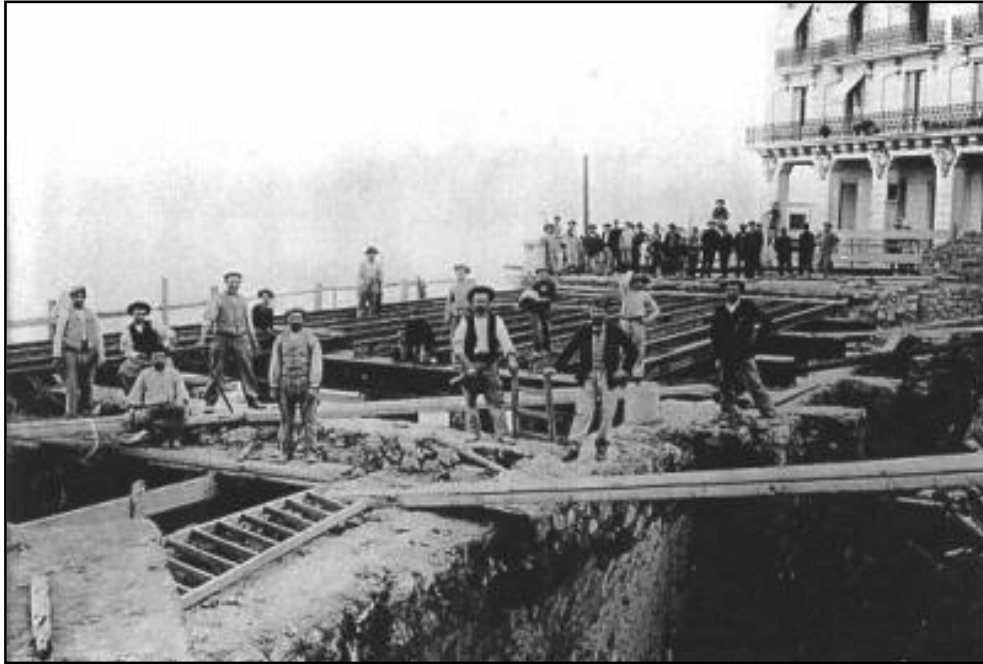
Puis nous arrivons sur ce qu'on surnommait si souvent ici « Le Belvédère du golfe ».



Figure 8 : Place de Gueydon en 1905 environ, et la statue de Marioton érigée en 1894.

Les Bougiotes vous parleront tous du plaisir qu'ils avaient à se retrouver sur cette place Gueydon qui surplombe les quais. On s'y donnait rendez-vous, on y venait tôt le matin pour admirer le lever du soleil, accoudé à la rambarde, on ne se lassait pas, quel que fût le

moment, de la vue panoramique sur l'infini de la mer, les couleurs de la baie immense encadrée de montagnes, le port en pleine activité.



*Figure 9 : Place de Gueydon en construction.
Au premier plan, Mr Louis Comolli, tailleur de pierre et bâtisseur arrivé en Algérie en 1880 depuis sa Lombardie natale.*

Au milieu de la place, érigée en 1894, la statue de bronze d'Eugène Marioton, *Le Zéphir*, au nom évocateur de légèreté et de douceur, semblait rendre hommage au Gouraya et au cap Carbon qui protégeaient si bien la ville des forts vents d'Ouest et Nord-ouest, toujours fréquents dans la région.

Il fait toujours très bon à Bougie, doux en hiver même lorsque les Babors se recouvrent de neige, frais en été grâce à la mer et au vent d'Est. En revanche, il y pleut parfois beaucoup, et des torrents d'eau dévalent alors toutes les ruelles et escaliers de la Haute Ville emportant tout sur leur passage.

Le Zéphir émigra un jour au square Bresson, dans la Ville Basse, appelée aussi La Plaine. Dans ce square poussait un *sapindus* ou *savonnier* dont les fruits tombaient à terre pour la grande joie des enfants qui les ramassaient et ramenaient leur butin chez eux pour en casser les coques dures d'où émergeaient des noyaux noirs et ronds comme une bille : Les enfants jouaient aux billes et les mères gardaient les coques gorgées de saponines pour laver leur linge.

Pour atteindre le port, on descendait une rampe en pente douce qui longeait de beaux immeubles construits sur le coteau et menait aux quais près de l'imposant Fort d'Abd-el-Kader qui domine la mer, sa base massive baignant dans les flots.



Figure 10 : Au pied de la Place de Gueydon, en descendant vers le Port à droite.

La jetée d'Abd-el-Kader sépare l'avant-port de Sidi-Yahia du Vieux Port. C'est là que les chalutiers, partis dès trois heures du matin, abordaient en début de soirée chargés de casiers de rougets, de merlans, de pageots, de soles ou de limandes, rassasiant les yeux et déjà le palais des nombreux amateurs de produits de la mer qui s'en régaleront le soir même.



Figure 11 : Bougie, Le quai des pêcheurs, le Fort Abd-el-Kader et le Gouraya

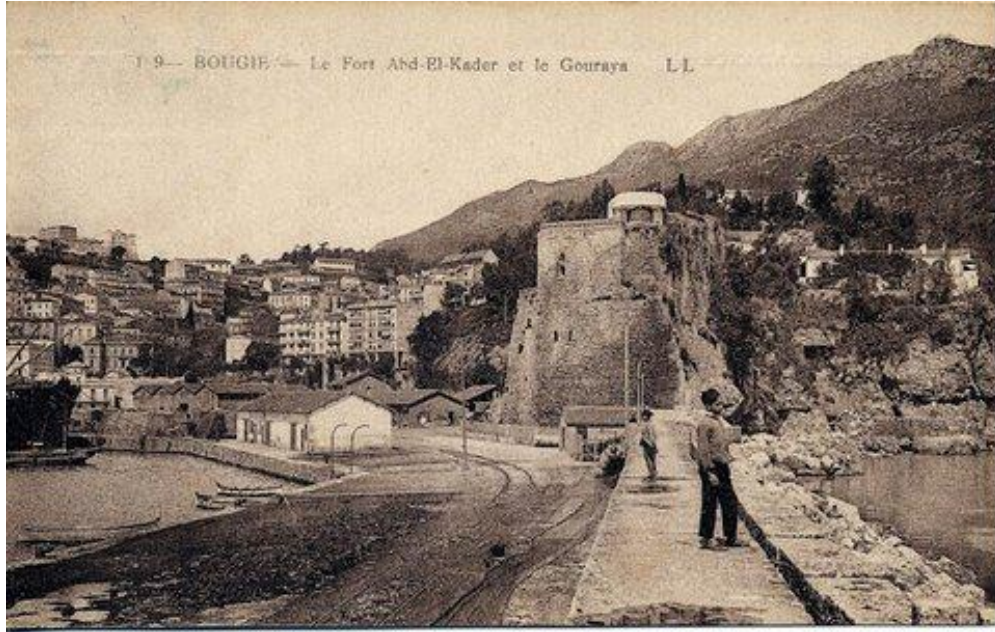


Figure 12 : Le quai Abd-el-Kader, devant le Fort, au pied du Gouraya, vers 1910

La jetée attirait aussi les pêcheurs à la palangrotte, leur ligne simplement enroulée à un morceau de liège, et les soirs d'été on venait s'y installer pour un petit casse-croûte au frais et au son des transistors.

A l'Est au-delà de la jetée de la Casbah se dessinait au loin la grande jetée du large qui borne l'arrière-port et retient les boues des eaux de la Soummam.

Il reste non loin de là, sur terre ferme maintenant, les ruines de la Porte Sarrazine qui, à l'époque des Beni-Hammad au XI^{ème} siècle, permettait aux balancelles de passer sous sa grande voûte de briques pour aller s'abriter près du rivage.



Figure 13 : La Porte Sarrazine , Porte de la Mer (Bab-el-Bahar).vers 1910

Le pape Grégoire VII, en relation avec En Nacer qui avait constitué dans sa nouvelle capitale un évêché rassemblant les chrétiens qui s'y trouvaient, avait envoyé sur place des maçons pour construire un rempart autour de l'immense et riche cité sarrasine aux palais somptueux et aux nombreuses mosquées. On trouve encore quelques vestiges des fortifications d' En Naceria, disséminés dans la Colline des Oliviers au-dessus du port et jusqu'au mont Gouraya.

La lettre que Grégoire VII envoya au prince hammadite, pleine de sympathie et bienveillance envers l'Islam, est restée célèbre.

<http://lescahiersdepersault.blogspot.fr/2006/07/islam-la-lettre-de-grgoire-vii-en-nair.html>

LE MONT GOURAYA



Figure 14 : Le mont Gouraya

C'est du haut des 680 mètres du mont Gouraya que la vue est la plus saisissante. La crête de ce rocher protecteur descend jusqu'au cap Carbon en dessinant des dentelures que les Bougiotes appellent *Sebaâ Djeblet*, les Sept Montagnes. Ce haut massif vert sombre et gris, au sommet arrondi, qui domine toute la ville à l'Ouest, a toujours été un lieu de promenade magique. Sa faune et sa flore sont si précieuses qu'il a été déclaré Parc National dès 1893.

L'assaut de la montagne se fait lentement à travers les eucalyptus et les oliviers, puis les lentisques et les bruyères parsemées de roches de calcaire blanc. Les familles venaient y cueillir des cyclamens poussés hors de terre par les pluies d'automne.

Plus on monte plus l'escalade se fait difficile par les sentiers de chèvres. On y rencontre parfois des singes magots. Arrivés au sommet, nous sommes récompensés par un panorama sans fin : au premier plan la ville qui dégringole jusqu'aux trois bassins du port, la grande digue si fine de loin qui le protège des boues de la Soummam dont l'embouchure est proche, la baie immense bordée d'un rideau de montagnes successives, quelques plus hautes montagnes de Kabylie, l'immensité de la mer.

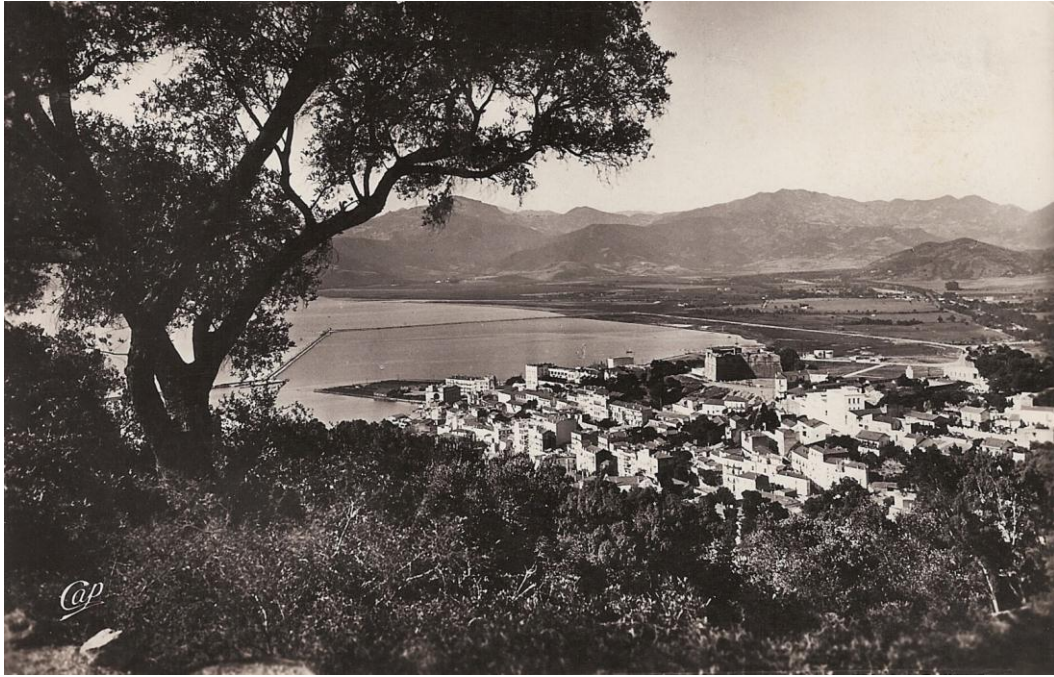


Figure 15 : Bougie vue de la Colline des Oliviers, vers 1955

Bénie soit Lalla Gouraya, sainte protectrice de ce mont qui porte son nom. Elle fait partie des 99 saints dont s'honore Bougie surnommée pour cette raison la « Petite Mecque » : la prière du 27^{ème} jour du Ramadan y était un grand évènement.

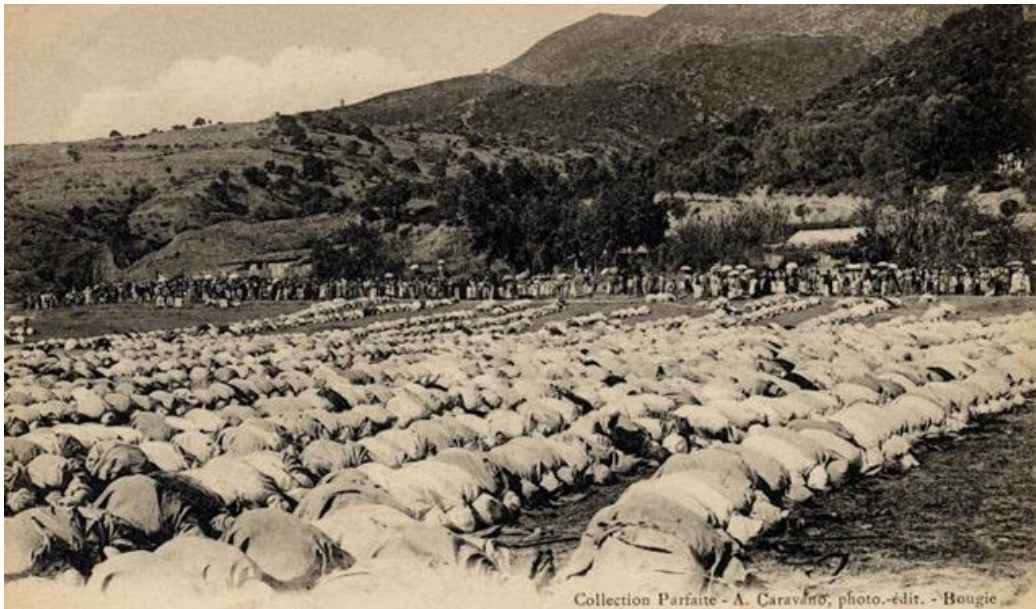


Figure 16 : La grande prière, 4ème phase.

En redescendant, un sentier plus aisé, boisé de pins, mène au Pic des Singes, piton arrondi de 430 mètres qui plonge dans les flots et d'où la vue embrasse toute la baie.

Le versant nord du Gouraya domine le cap Carbon qui s'élançe dans la mer du haut de ses 220 mètres, relié au Gouraya par un isthme étroit.

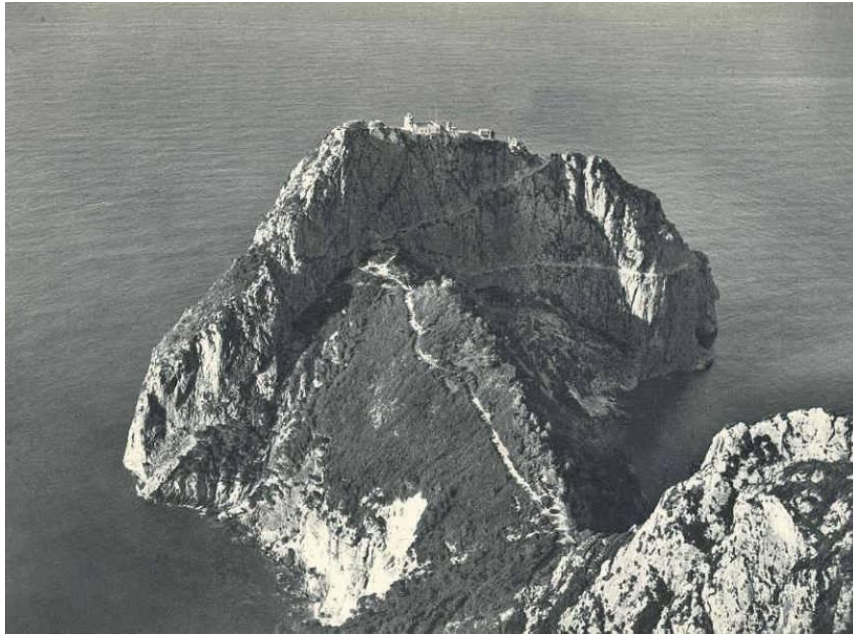


Figure 17 : Le cap Carbon et son phare

On peut y accéder par une route qui, du port, mène à un tunnel étroit creusé dans le roc, à la sortie duquel s'offre un contraste saisissant : un amas d'énormes rochers abrupts et sévères faits de calcaires découpés et dénudés s'avance dans la mer. Un sentier grimpe jusqu'à un phare construit tout en haut du cap, l'un des plus élevés de la Méditerranée.

Le cap est relié à Bougie par une extraordinaire corniche de plusieurs kilomètres, taillée dans la roche de la falaise au dessus de la mer, telle une coursiive de paquebot, offrant une promenade exceptionnelle, émotions assurées par jour de forte mer. A mi-chemin un sentier boisé descend jusqu'à la mer dans l'anse des Aiguades où se trouve une source d'eau pure et douce.

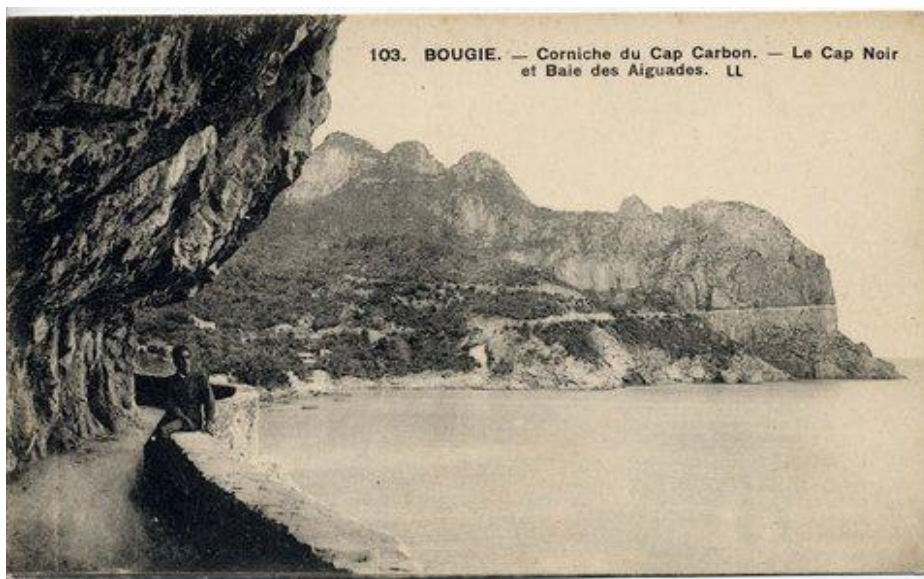


Figure 18 : Corniche du Cap Carbon et de la Baie des Aiguades

LA CÔTE KABYLE DE BOUGIE A DJIDJELLI

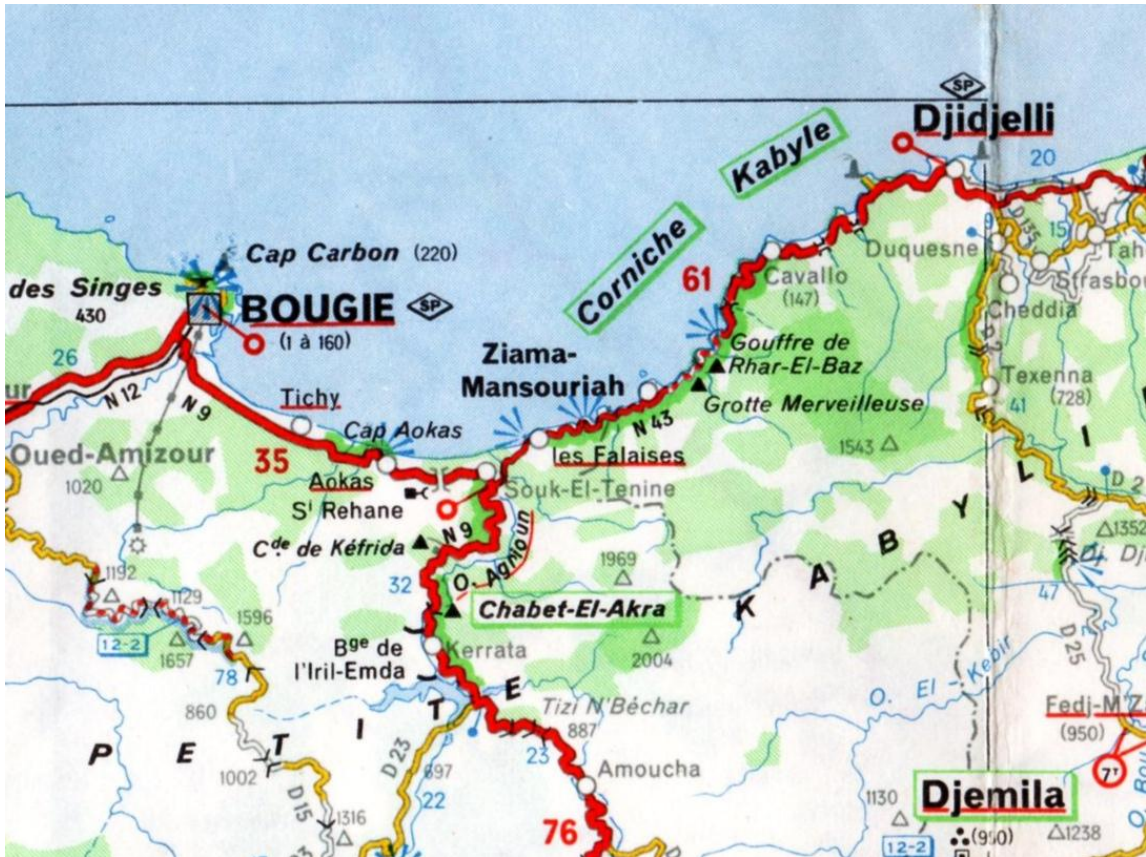


Figure 19 : Carte de la côte kabyle de Bougie à Djidjelli

La côte kabyle, "Côte de saphir, inclinée en demi-cercle vers le Sud, s'étend sur environ 90 kilomètres du Mont Gouraya jusqu'à Djidjelli à l'Est.

Encadrée par la chaîne des Babors qui suit la même courbe, elle offre tout le long une variété de paysages exceptionnelle et la route, qui ne cesse de la longer, permet avec bonheur d'en profiter pleinement.

Alternance de grandes plages accueillantes et de criques aux récifs déchiquetés, de falaises abruptes et sévères ou de minuscules baies, de petites vallées où fleurissent lauriers roses et genets et de collines boisées derrière lesquelles s'élèvent de hauts sommets.

A une dizaine de kilomètres de Bougie s'étendaient les vignobles d'Oued Marsa, plantés dès 1881 par une famille lyonnaise, qui donnait un vin réputé. On arrivait au village après avoir dépassé le cap Aokas d'où la vue est aussi large vers l'Ouest que vers l'Est.



Figure 20 : Les vignobles du Cap Aokas

Plus loin Sidi-Rehane abrite une koubba sous laquelle repose le tombeau du premier prédicateur de la religion du Prophète dans la région. Il a donné son nom au village.

Deux fois par an, pour assurer de bonnes récoltes d'orge qui était cultivé dans les alentours, les musulmans organisaient une « *zerda* » en l'honneur du Saint. On égorgeait un bœuf ou plusieurs moutons, les femmes préparaient la semoule ; la cuisine se faisait en plein air sous les frênes et les micocouliers. A la mi-journée, les hommes se rassemblaient derrière les chefs religieux auprès du sanctuaire pour prier Sidi-Rehane. Puis c'était le grand festin auquel seuls ils prenaient part. Les femmes, dans leurs grands voiles blancs parsemés de broderies, se retrouvaient entre elles pour des bavardages animés et sans fin, à l'abri du regard des hommes.

Après Souk-el-Tnine, ancien relais de charretiers, l'Oued Agrioun se jette à la mer. Sa basse vallée est bordée sur sa droite d'épaisses forêts. Mais sur sa gauche en revanche, une extraordinaire diversité de plantations et de végétation : orangers, figuiers, oliviers et chênes, pins et eucalyptus, fougères et bruyères et comme partout, genets et lauriers-roses.

Le couvent des Pères Blancs, missionnaires si proches des Kabyles, se trouve non loin, ainsi que les Beni-Smail, réputés pour leur tabac à priser, le *smaili*, nourri au riche fumier de chèvre et de mouton.



*Figure 22 : L'oued Agrioun.
Il se jette dans la mer entre cap Aokas et les grandes Falaises*



Figure 21 : Passage des Falaises

Une fois passée la basse vallée de l'Oued Agrioun, on longe de profondes cavernes, puis les restes d'une exploitation minière. On aperçoit le village des Falaises où résidaient les directeurs de la mine des Beni-Felka puis d'un coup, la route doit entreprendre l'assaut d'une longue avancée rocheuse des Babors pour réussir à poursuivre son cheminement.

«Sautant allègrement d'un rocher à l'autre, enjambant avec aisance gorges et ravines, surplombant des gouffres immenses et des îlots minuscules, l'audacieuse voie court à quelques mètres au-dessus des flots dont elle ne cesse de se jouer» (Martial Rémond).

Peu de villages sur cette partie de la côte, quelques abris sommaires, gourbis faits de branchages et terre battue, dont les habitants créaient de belles poteries aux motifs géométriques bruns sur engobe blanche.

Ce sont, sur des kilomètres, les grandes falaises des Babors qui plongent dans la mer et la vue sur ces gouffres immenses et ces ravins bordés d'îlots minuscules est impressionnante.

Enfin le relief s'adoucit et l'on retrouve une suite de plages et criques paisibles.

Voilà Mansouria, avec ses jolies maisons, son petit port de pêche et de plaisance, qui offre enfin une pause méritée après cette route difficile puis ce ne sont plus que plages, caps, criques, points de vue sur le golfe, puis l'avancée rocheuse de la Grotte Merveilleuse, immense salle souterraine découverte en 1917 lors de la construction de la route : décor de stalactites et stalagmites créé par le temps, l'eau et la roche.

Ce site exceptionnel a été classé en avril 1948. Il est à l'origine de la création du Parc National de Dar-el-Oued et Taza, le plus petit d'Algérie mais plein de diversité et de charme.

C'est dans la baie de Taza qui précède de peu Djidjelli qu'en 1926 le Professeur Arambourg découvrit une grotte archéologique baptisée Grotte de la Madeleine : il mit à jour des restes archéologiques remontant au paléolithique supérieur.

Aujourd'hui Grotte de Taza, elle fait l'objet d'études approfondies et on y a trouvé un crâne de type *ibéromaurisien* d'il y a 22.000 à 8.000 ans, chronologiquement contemporain des dessins de Lascaux (datés de 18.000 ans).

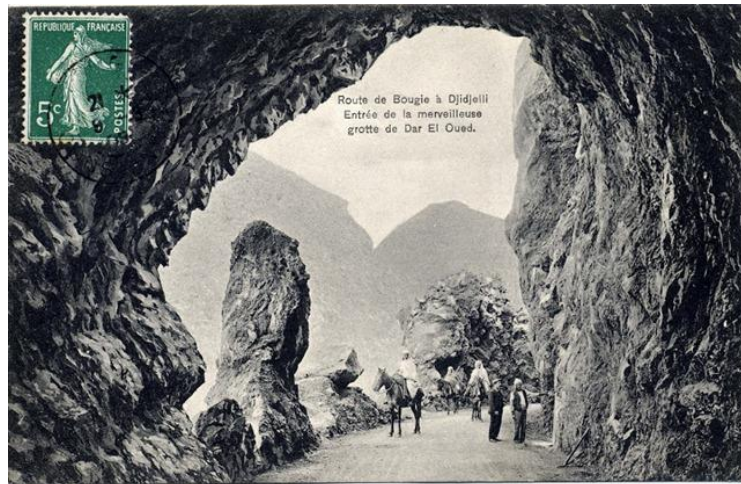


Figure 22 : Entrée de la grotte merveilleuse de Dar-el-Oued vers 1910 ?



Figure 23 : La grotte de Dar-el-Oued en 1950

Après la forêt de chênes-lièges de Djebel-Adendoun, Cavallo s'avance dans la mer, précédé de quelques îlots, et signale l'extrémité-est de la baie de Bougie. C'est l'arrivée à Djidjelli avec sa pointe rocheuse.



Figure 24 :

La corniche kabyle aux approches de Djidjelli

DJIDJELLI



Figure 25 les armes de Djidjelli

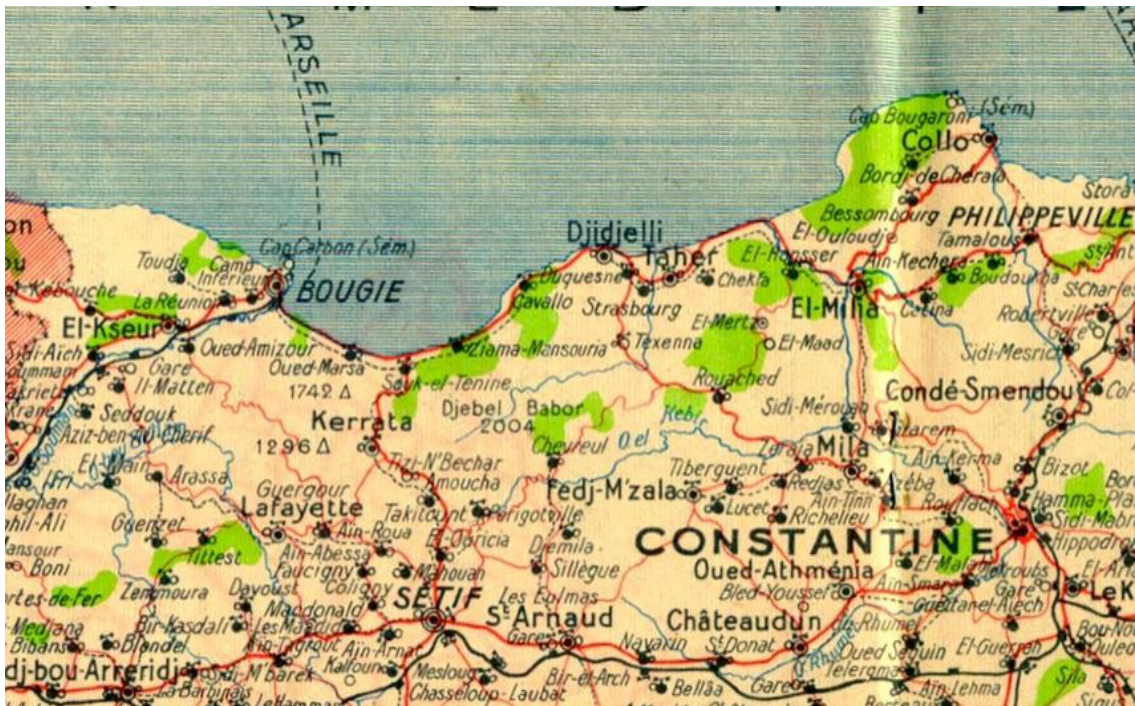


Figure 26 : Carte du département de Constantine
(almanach 1950 des PTT)

DJIDJELLI ET L'HISTOIRE

Djidjelli a un long passé historique fort mouvementé.

Appelée d'abord *Igilgili*, elle fut un comptoir carthaginois. Creusées dans des rochers, près de la mer, des excavations utilisées comme tombeaux ont été découvertes, semblables à celles trouvées à Carthage et les objets funéraires qui s'y trouvaient ont été datés du IV^{ème} siècle avant JC.

Pendant les guerres puniques elle fut incluse dans la Numidie occidentale.

Elle devint sous l'Empereur Auguste la colonie romaine d'Igilgilis dont le but était une occupation plus générale du pays : les Romains, sans se laisser rebuter par l'inhospitalité des montagnes environnantes, tracèrent des routes reliant *Igilgilis* à *Cirta* (Constantine), à *Sitifis* (Sétif) et à *Saldæ* (Bougie). L'occupation romaine s'appuyait d'un côté sur le littoral, de l'autre sur la longue ligne des plaines élevées, où ils occupaient des points stratégiques dominant les vallées dans lesquelles ils passaient. Les points du littoral se rattachaient à

cette grande voie intérieure par des routes transversales. *Igilgilis* fit donc partie du réseau de voies romaines reliant les villes antiques de la Maurétanie sitifienne.

Sous Constantin elle fut ville épiscopale : on en connaît deux évêques, *Urbicosus* et *Dominitus*.

Après le passage des Vandales, des Byzantins, des Hammadites, ce petit port dont les montagnes environnantes abritaient notamment des bois précieux pour la construction de navires attira la convoitise des Normands du Royaume de Sicile, des Majorquins, des Génois, des Pisans, qui achetaient aussi des cuirs, laines, cire et peaux aux tribus berbères.

A la période turque qui suivit est lié un nom célèbre et redoutable : celui des frères Barberousse, Aroudj et Kheir Eddin, qui y installèrent en 1514 leur redoutable flotte de pirates et de corsaires. Du sommet le plus élevé et le plus proche de la ville, aucun navire ne pouvait échapper à l'œil exercé des guetteurs : dès qu'ils en repéraient un, ils allumaient des feux pour prévenir les corsaires, ceux-ci partaient sur le champ piller les navires et ramener des otages comme esclaves ou monnaie d'échange.

Un siècle plus tard, en 1611, pour on ne sait quelles représailles, le marquis de Santa Cruz y envoie sa flotte incendier la ville.

En 1664, c'est au tour du grand roi Soleil de vouloir former à *Gigeri* (ainsi nommée au XVIIème siècle) un établissement militaire français : il y expédia le duc de Beaufort, petit-fils d'Henri IV et cousin germain du roi, et le duc de Gadagne : ce fut un cuisant échec, et la déroute fut si affreuse que tout fut mis en œuvre à Paris pour dissimuler au mieux le désastre...



Figure 27 : Carte de Gigeri, prise et perdue par Louis XIV en 1664.

Dans un pamphlet de Corneille cependant, *Le Cid enragé* s'écrie :

« Je voy mes desseins avortés
Par une conduite imprudente,
Je voy l'Afrique triomphante
D'un roi que jusqu'ici rien n'avait pu dompter. »

Sur place en restent quelques traces comme le Fort Duquesne. Et, du fond de la Méditerranée, 350 ans après, en est resurgi un extraordinaire témoin : *La Lune*, trois-mâts de Louis XIV qui a participé à l'expédition, découvert en 1993 par l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer (Ifremer), qui l'explore depuis peu et nous en offre une première image publiée par Var matin le 19 avril 2012.



Figure 28 : Le vaisseau « la Lune » avec ses 48 canons, au fond de la mer depuis 350 ans

L'attrait de l'expansion maritime entraîna encore, en 1803, insurrections et pirateries : le kouloughli Ahmed Ben Dernali, ancien canonnier de la marine officielle, descendant d'un Turc et d'une autochtone, organisa une petite république corsaire. Il fut surnommé *le pirate de Gigelli* et fit régner la terreur. Mais le jeune marabout Sidi Mohamed Amokran, descendant des fondateurs de la Kalaâ des Beni Abbes, réussit à reprendre ses droits et Djidjelli retourna aux traditions. L'instinct rural refaisait surface, le port se survivait par la pêche et le cabotage pour le commerce d'huile, de cire, bois, charbon et ébauchons de pipes⁴.

DJIDJELLI ET LES FRANCAIS

Les Français débarquèrent à *Gigelli* (orthographiée ainsi à l'époque) le 13 mai 1839, sans grande difficulté, mais très vite furent confrontés à une résistance de plus en plus forte,

⁴ Pierre Salama

d'abord de la part des quatre à cinq cents habitants présents à leur arrivée, puis les jours suivants, de deux puis quatre mille Kabyles descendus des montagnes des Babors où ils remontaient se réfugier après chaque affrontement.

Les Berbères se sont toujours rebellés contre tout occupant étranger, comme ils l'ont fait dès l'occupation romaine, et c'est grâce au refuge de leurs impénétrables massifs montagneux qu'ils ont su conserver leur langue et leurs traditions, tout en étant capables, parallèlement, d'en adopter d'autres.

La furie de leurs attaques surprit les Français et dura jusqu'au 9 juin. Le capitaine de Saint-Arnaud rend hommage au courage des habitants : « *Les Kabyles se battent bien, ceux qui n'avaient pas de fusil ou plus de cartouches nous jetaient des pierres* ».

« *La ville, écrit-il, n'était qu'un amas de masures kabyles grises et ternes comme le rocher sur lequel elles reposaient, (...) les rues à peine tracées, les murs crevassés, renversés, (...) et il note « la détresse déguenillée des malheureux habitants indigènes. »*

Selon Philippe Marçais, il ne serait plus resté alors dans la ville qu'une quarantaine de familles environ, bien qu'avec seulement 25 patronymes dont 3 ou 4 d'origine turque : *Dernali, Kazan, Kissel et Ben Turki* mais ce constat semble remis en cause aujourd'hui.

Neuf ans après, dans l'Annuaire de 1848 de l'Indicateur Général de l'Algérie, pages 333-338, Victor Bérard, Receveur de l'Enregistrement et des Douanes note :

« *Gigelli s'avance en mer sur une pointe rocheuse qu'une plage très basse relie à la côte. C'est sur cette petite presqu'île que s'élève la ville. (...)*

Au sud de la ville règne une grande et belle plage qui, en se courbant vers l'Est, forme l'enceinte du port. ...A un demi - mille de la ville, sur un grand rocher tenant à la terre et s'avancant en mer se dresse le fort Duquesne.

(...) population de 1063 individus dont 263 Européens et 800 Indigènes environ. La religion catholique a un curé et la mosquée un iman. (...)

Une muraille élevée flanquée d'une tour carrée et fortifiée par plusieurs ouvrages militaires ferme la ville....

Bel hôpital de 377 lits, arsenal, poudrière, magasin de vivres et de campement...

Marché tous les jours, en dehors de la ville, où les Kabyles vendent des denrées de toute espèce... Exportation de bestiaux, attente de vivres et de tissus...pension pour 60 francs par mois à l'hôtel Pauleau... trois cafés : Fiéret, d'Europe et de la Marine...et une loge de Francs-Maçons sous le signe distinctif de Scipion...On ne s'aventure pas dans les vallées...et Gigelli est presque une prison pour ses habitants... ».

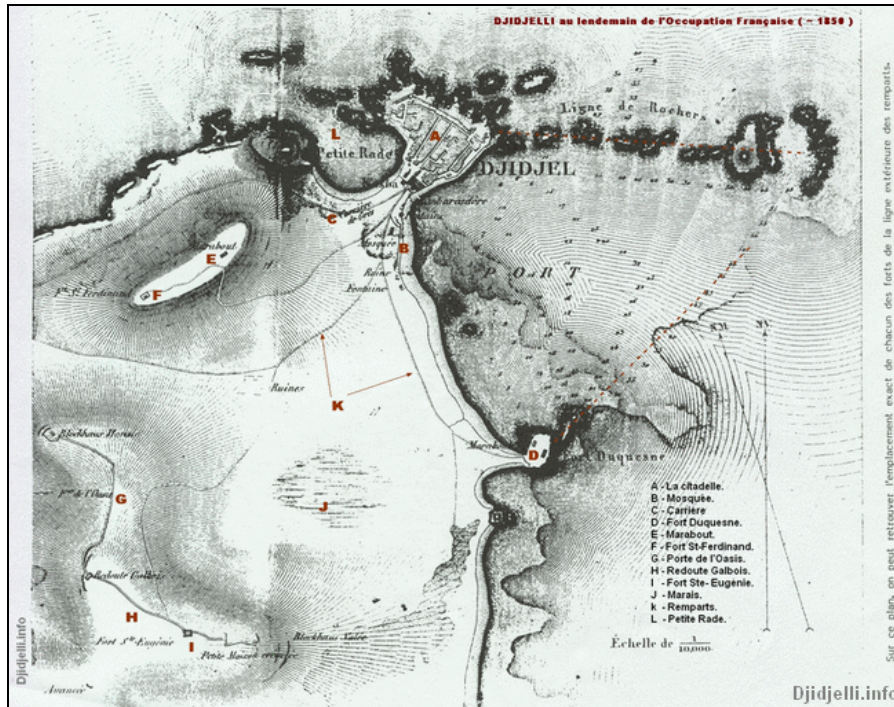


Figure 29 : Carte de Djidjelli en 1850

Comme à Bougie, l'absence de routes vers l'intérieur assignait les 260 habitants européens à résidence et les conditions de vie étaient plus que rudimentaires.

En 1851 plusieurs campagnes militaires furent engagées pour réussir à soumettre les nombreuses tribus des Babors qui ne cessaient pas de se révolter. Les combats furent violents et meurtriers. Le 18 mai 1851, le Général Bosquet, arrivant à Djidjelli en venant de Sétif avec ses troupes, écrit à sa mère : « C'est la première fois qu'une colonne française traversait ces terrains de la vieille indépendance kabyle que jamais personne - Romains, Arabes, Turcs - n'avait pu soumettre. Ces braves Kabyles se sont vigoureusement battus, et ils ont trouvé dans nos soldats et nos officiers des adversaires dignes d'eux. »⁵

Et le 21 mai 1851, chez les Beni-Amram : « ...Rentré sous ma tente, je me prends à songer à ces populations kabyles qui défendent si vigoureusement leur vieille indépendance, qui n'avait jamais été entamée. Je trouve que la guerre est une abominable chose, quand j'entends, de loin, les plaintes et les cris de ceux qui relèvent leurs morts et leurs blessés, cris auxquels se mêlent les voix perçantes des femmes et des enfants. »

Cette terrible campagne des Babors laissa dans les tribus kabyles des blessures indélébiles. Elle eut au moins le mérite de permettre aux officiers du Génie militaire une reconnaissance précise du terrain afin d'arrêter le tracé définitif des routes de la région puis d'en diriger la construction. Le Général Randon dans ses Mémoires écrit :

« Avant l'expédition, Djidjelli étouffait dans son insuffisant territoire. Si la mer lui était ouverte, cette ville n'avait aucun débouché côté terre » ... « huit mille outils avaient été préparés d'avance et huit mille hommes s'en saisirent, et ce formidable atelier eut bien vite raison des rochers qu'on brisa, des ravins qui furent comblés, des rivières qu'on enchaîna par des ponts »³. Plusieurs tribus kabyles, venant de se soumettre en 1853, participèrent à ce travail titanesque en offrant leurs propres tracés et leurs bras.

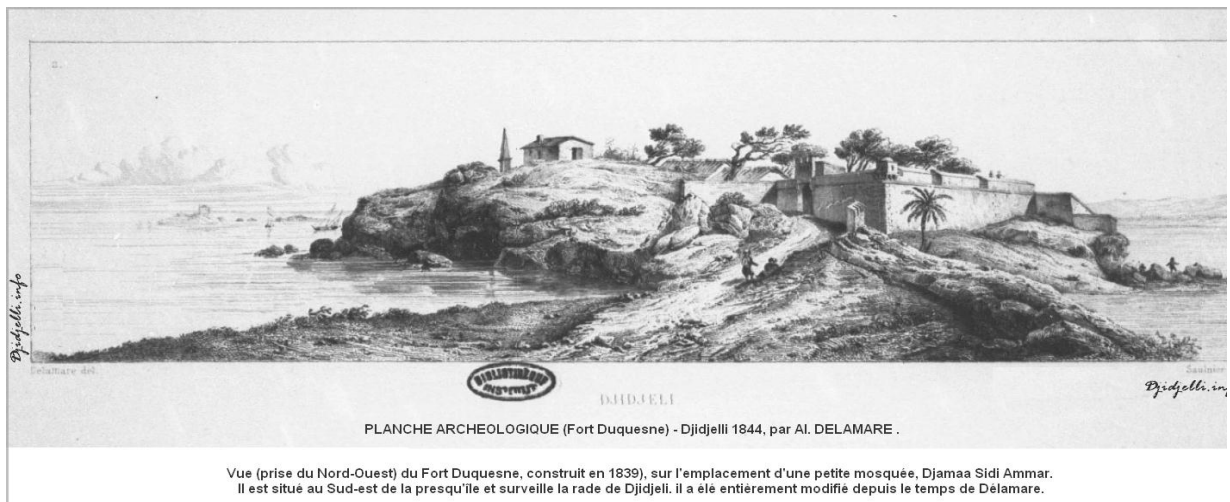
⁵ Lettres du Général Bosquet à sa mère,
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k34713t>

Mais la voie Sétif-Djidjelli n'était encore qu'un vague chemin muletier au milieu d'un dédale de crêtes et de vallées encaissées où les pluies torrentielles emportaient routes et ponts.



Vue (en 1844) de la presqu'île où s'élevait Djidjelli avant le tremblement de terre du mois d'août 1856 qui a détruit la ville. Cette vue a été prise de l'Ouest, au lieu appelé rocher Picouleau. A l'extrémité de gauche, l'Hopital, qui a été diminué d'un étage. Plus à droite, le minaret de la mosquée (détruit); une tour carrée (détruite) bâtie par les Génois qui occupèrent Djidjelli depuis la fin du treizième siècle jusqu'au début du seizième (conf. Féraud, Rec, de Constantine, XIV 1870, p. 120, n. 1 et p. 242); enfin à l'isthme, une caserne (détruite).

Figure 32-a : 1844 - La Citadelle de Djidjelli, ...



Vue (prise du Nord-Ouest) du Fort Duquesne, construit en 1839, sur l'emplacement d'une petite mosquée, Djamaa Sidi Ammar. Il est situé au Sud-est de la presqu'île et surveille la rade de Djidjelli. Il a été entièrement modifié depuis le temps de Delamare.

Figure 30-b : le Fort Duquesne construit en 1839 sur une avancée rocheuse à l'est de la Citadelle, sur l'emplacement d'une petite mosquée.

Les premières familles arrivées à Djidjelli, en 1856, furent celles des soldats ou officiers de l'Armée d'Afrique qui revinrent s'y installer. Leurs témoignages montrent qu'ils vécurent reclus dans des conditions très difficiles, à l'intérieur de l'enceinte de la Citadelle aménagée par l'armée : quelques anciens puits aux eaux saumâtres et insalubres, un port peu protégé par une suite de récifs et d'ilots, avec de hauts fonds rendant l'accostage très difficile pour les bateaux de ravitaillement.

Maurice Bloch, dans son livre « *A la rencontre du passé, 112 ans de présence française en Algérie* » raconte ce que fut la vie de son arrière grand-père maternel Léonard Thomas, sous-officier en 1830 rendu à la vie civile, qui s'y installa en 1856 et épousa la fille d'un Maltais arrivé à la même date comme menuisier.

A peine arrivés ils subirent le tremblement de terre du 21 août, suivi le lendemain d'un

raz de marée : toutes les maisons construites furent détruites et emportées, heureusement sans faire de victimes. Les sinistrés dormirent sous des tentes puis des constructions en bois pendant la reconstruction d'une nouvelle cité entourée de 2500 mètres de remparts, hauts de deux mètres, reliant le Fort Duquesne au Fort Galbois sur les hauteurs. Une de ces maisons de bois fut conservée et abrita plus tard la Lyre Djidjellienne⁶.

Dans l'enceinte, les places et rues aménagées reçurent les noms évoquant l'expédition de 1664 : place Louis XIV, rues Gadagne (puis Gadaigne), Vivonne, Lyonne Picardie...L'Hôpital fut reconstruit et les maisons n'eurent qu'un rez-de-chaussée tant la peur d'un nouveau séisme était grande. Le ravitaillement n'était assuré que par mer et l'on cultivait quelques légumes. La vie quotidienne n'était pas de tout repos et les nuits harcelées par des cavaliers kabyles qui caracolaient au pied des remparts et échangeaient des coups de fusil.

Après la révolte de 1871 organisée par le cheikh El Mokrani et la mise sous séquestre des biens des insurgés, ce fut l'arrivée des convois d'Alsaciens-Lorrains refusant de devenir allemands.

Le 28 octobre 1873 vingt-deux familles, à peine arrivées à Djidjelli après un long voyage éprouvant, furent entassées sur des chariots et emmenées sur les chemins encore caillouteux vers des terres inconnues qui allaient devenir les villages de Strasbourg et de Chedia. C'est à la fondation de Strasbourg que participa l'arrière-grand-père de Maurice Bloch avec 21 familles alsaciennes.

Mais à l'arrivée le logement promis n'était pas au rendez-vous et chaque famille se retrouva dans un gourbi de pierres au toit de chaume, pièce unique pour toute la famille et cuisine en plein air. Les puits insalubres provoquaient des dysenteries, les gros moustiques des marais dont on ne savait pas encore qu'ils en étaient les responsables, déclenchaient le paludisme et des enfants mouraient⁷.

Heureusement, les terres semblaient fertiles, la chasse aux sangliers et la pêche aux anguilles dans l'oued Djendjen étaient prometteuses et le Génie militaire construisit pour les colons des maisons identiques de deux chambres, l'une commune, l'autre servant de cuisine avec cheminée. « *Etrange vie que celle de ces pionniers, soldats la nuit, agriculteurs le jour, partant au labour avec le fusil en bandoulière, maçons, terrassiers, lorsque les intempéries ne permettaient pas de travailler la terre et qu'il fallait alors se joindre aux troupes du Génie pour construire des routes et des bâtiments publics.* »

Ils étaient soumis à des règlements militaires, avaient interdiction de quitter la concession sans autorisation préalable, et « *ces hommes, femmes, enfants, vidés par la dysenterie, décimés par le paludisme, attendaient le passage du médecin militaire pour recevoir soins et médicaments* ».

Cinq ans plus tard, sur les 22 familles, 9 seulement étaient restées sur leur concession. Beaucoup avaient même choisi de repartir en Alsace malgré l'affreux souvenir de l'épuisant voyage qu'ils avaient fait pour arriver et l'obligation de devenir allemands dès leur retour. (Maurice Bloch).

⁶ -Site internet de Suzanne Granger

⁷ - C'est Charles Louis Alphonse Laveran, médecin major à Constantine, qui découvrit en 1880 que l'agent pathogène du paludisme, ou malaria, était un parasite, le Plasmodium, propagé par certaines espèces de moustiques. Il dut attendre des années avant que ne soit reconnue sa découverte et reçut le Prix Nobel en 1907.

On peut répéter, à propos des colons de 1848 et 1871 en Petite Kabylie, ce qu'écrivait Léon Blondel en 1938 : « *les colons avaient peu d'argent, certains presque rien, ils cherchaient une fortune qu'ils n'avaient jamais connue or, une fois sur place, ils s'aperçurent de la chimère.* »

« *Le mode suivi par les autorités françaises était pernicieux : attirer promptement beaucoup de monde par l'appât d'une fortune rapide, sans beaucoup s'inquiéter si la chose était possible* »⁸

Pour se faire une idée de ce que fut la vie des colons de 1848 en Algérie deux travaux sont intéressants, celui de Maxime Rasteil (1930), cité par Albert Camus dans les Annexes du *Premier homme*, et celui récent de Yvette Katan (voir Bibliographie). Citons aussi Vivant Beaucé (1818-1876), journaliste illustrateur, qui a suivi, pour le magazine *L'Illustration* un convoi de 1848 dans l'Algérois, près de Cherchell.⁹

Peu à peu arrivaient des charpentiers, forgerons, commerçants, et au fil du temps les concessions devinrent villages, la population indigène s'habitua et coopéra. Ainsi virent le jour, derrière Djidjelli, les villages de Duquesne, Chefka, Oued Djendjen, Strasbourg, que les Lorrains voulaient appeler Nancy et Taher, qui aurait voulu se nommer Metz...

Puis plus tard apparurent les fermes de Montaigne, de Ziama et Mansouria et les hameaux de Cavallo et Texenna¹⁰.

Des Maltais, des Sardes, Napolitains et Siciliens venaient pêcher sur cette côte orientale de Kabylie depuis très longtemps. Léon l'Africain (1483 - 1554) notait déjà la présence des Génois sur cette côte orientale où de nombreux gisements coralliens offraient un corail rouge très recherché par les bijoutiers, notamment à La Calle près de la frontière tunisienne.)

Les pêcheurs napolitains notamment possédaient de nombreux bateaux. Cet afflux de pêcheurs européens développa la pêche kabyle, peu répandue à l'arrivée des Français et entraîna la création d'usines de salaison et de conserveries. Des compagnies maritimes furent créées. Les Kabyles s'activaient donc sur mer et à Djidjelli, en 1867, six bateaux sur treize avaient des pêcheurs indigènes¹¹.

Avec les pêcheurs italiens et maltais, arrivèrent aussi des maçons, menuisiers, ouvriers etc. La ville s'agrandit, une église fut construite en 1875. (Elle fut détruite en 1990). Le monde maritime et le monde rural se rapprochèrent avec l'amélioration progressive des routes, les chemins encaillassés furent recouverts de bitume, des compagnies de transport furent créées.

⁸ Léon Blondel : *Nouvel aperçu sur l'Algérie*, 1838

⁹ "Les illustrations et le récit du voyage de Vivant Beaucé : *L'Illustration* de 1851 (Médiathèque de Nîmes) ".

¹⁰ Manuel Bugéjà, "Souvenirs d'un Fonctionnaire colonial « , 1939

¹¹ Xavier de Planhol, *L'Islam et la mer*, publié par ED18, Plon

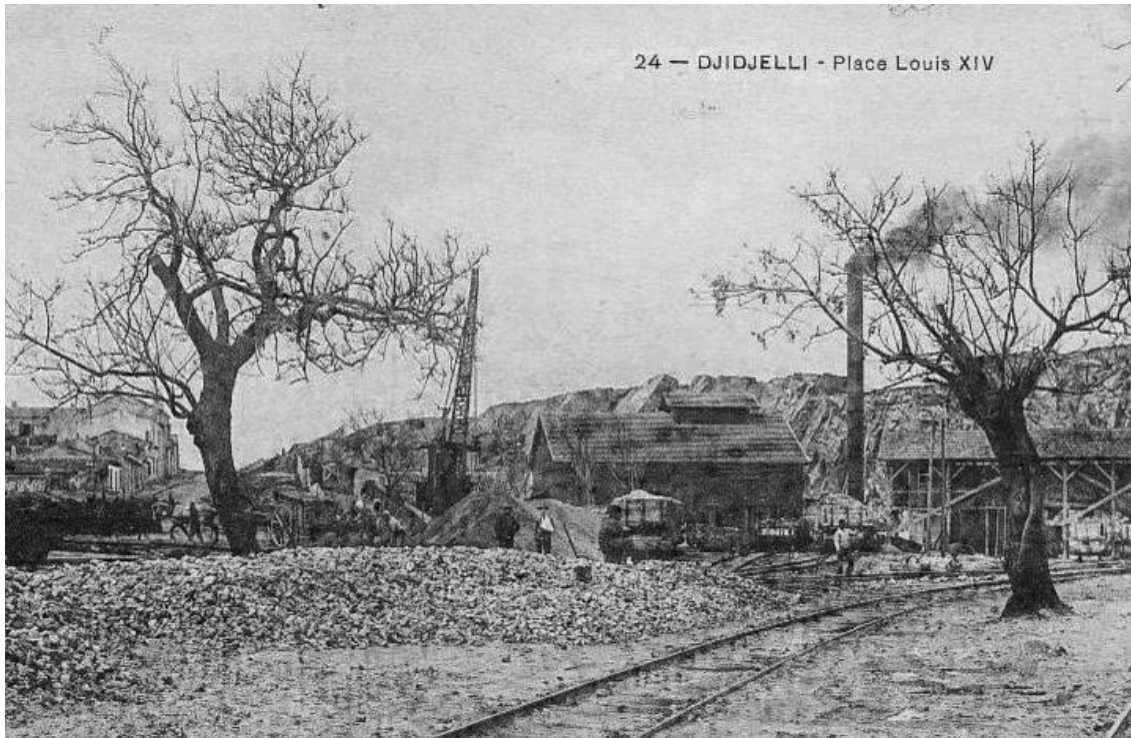


Figure 31 : Place Louis XIV vers 1880, nommée ensuite « Emile Morinaud »



Figure 32 : Route Nationale de Djidjelli vers 1907



Figure 33 : Le Marché aux bestiaux en 1905-



Figure 34 : La petite plage du Fort Duquesne, à l'est du port, vers 1910.
(au fond : la jetée du Nord, reliant la Citadelle au rocher du grand phare, terminée fin 1909)



Figure 35 : Enfants dans la rue de Picardie, au pied de la Vigie, en 1908.



Figure 36 : L'autre côté de la rue Picardie vers 1910



Figure 37 : Voiture du Service postal de Djidjelli

Dans les années 1927-1937, les cultivateurs autour de Djidjelli avaient en moyenne une trentaine d'hectares avec vignes, céréales de printemps, sorgho, maïs, millet, fruits et légumes, pastèques. Ils avaient planté des pommes de terre, certains cultivaient des plantes médicinales. Ils élevaient des vaches et des chèvres. Les villages kabyles des hauteurs avaient été alimentés en eau : construction de puits et installation d'abreuvoir pour les animaux¹².

Sur le port on entreprit la construction de deux grandes digues, l'une au Nord à partir de la Citadelle, l'autre au Sud-est à partir du Fort Duquesne.

Les vents et la houle restant violents, il fallut prolonger la digue du Nord par une troisième digue pour réduire la passe. (www.jijel-echo.com/La-construction-du-port-de.html par Hocine Tebbouche, maître assistant en architecture à l'Université de Jijel)

L'activité du port, en dehors de la pêche, tournait essentiellement autour du minerai de fer qui arrivait, par wagons, des mines exploitées par quelques tribus kabyles comme les Aït Abbas, Aït Slimane et celle de Sidi Marouf près de El Milia , des souches de bruyère qui servaient pour la fabrication de pipes, des balles de liège dont la production était particulièrement abondante et qui servait au bouchage des récipients, aux flotteurs des filets de pêche. Le liège servait aussi aux Kabyles pour les berceaux, les cercueils et comme matériau de construction, mélangé à de la terre glaise.

Il existait, avant l'arrivée des Français, une économie traditionnelle kabyle, fragile certes, mais pleine de vitalité et d'ingéniosité : travail de la moindre parcelle de terre, ateliers de forge pour instruments aratoires, travail du bois allant de la charrue au métier à tisser, des menuiseries et pièces décoratives jusqu'au moindre ustensile de cuisine, pressoirs à huile dans chaque village, travail de la laine, poterie, vannerie, sellerie, tuilerie etc¹³. Le port, très vite, servit aussi à l'industrie vinicole. Le vin en fût partait sur des pinardiers. Quant au bois, si abondant dans la région, celui des Babors était de tout temps recherché pour les

¹² Fernand-Charles Lacroix, Ingénieur TPE à Taher entre 1927 et 1937-site S.Granger

¹³ Voir S.Doumane, Kabylie, Encyclopédie berbère, URL : <http://encyclopedieberbere.revues.org/1419>

constructions marines, notamment celui de la forêt des Beni Foughal qui avait approvisionné en bois la Marine turque jusqu'à l'arrivée des Français et qui fournissait des troncs d'arbre très longs et très robustes, précieux pour les navires comme pour l'échafaudage des mines de fer et autres métaux.

En 1926, au mois d'août, eut lieu un violent cyclone qui causa à nouveau d'énormes dégâts matériels et tua 15 personnes. Pendant la guerre, en novembre 1942, la ville souffrit à nouveau : les bombardements détruisirent plusieurs maisons et firent de très nombreuses victimes. C'est cette année-là que la grande tour-horloge de La Vigie, trop repérable, dut être détruite . Jamais reconstruite, son sous-bassement conserva cependant son nom et sa vocation de terrain de jeux et de retrouvaille pour les enfants. La médaille de guerre avec palmes fut décernée à Djidjelli en 1950¹⁴.

Mais les Djidjelliens retiennent surtout les belles années de leur ville qui, bien que souffrant d'un certain isolement par manque de moyens de communication avec les grands centres urbains, était entourée d'une nature exceptionnelle invitant aux excursions et aux grands pique-niques en famille.

Les grandes forêts de chênes-lièges, où abondaient gibier et sangliers dont certains atteignaient une taille impressionnante, attirèrent les amateurs de chasse, une chasse d'autant plus excitante qu'elle perpétuait dans l'imaginaire celle des grands chasseurs immortalisés par des œuvres littéraires du XIXème siècle :

-Jules Gérard, « Le tueur de lions », ¹⁵

-Louis Noir (Jean Casse-tête, chasseur de lions et de panthères)¹⁶

-et surtout Charles-Laurent Bombonnel, né dans l'Aude en 1816, chasseur intrépide, qui partit « *défendre l'Algérie contre un ennemi cruel, insatiable, qui sans cesse revient au pillage, faire à lui seul la chasse à la panthère* ». Il raconte ses chasses dans « Bombonnel, le Tueur de panthères »,¹⁷ qui sera réédité 18 fois jusqu'en 1924. Daudet, qui l'avait connu, l'utilisa comme personnage face à Tartarin de Tarascon, chasseur de lions.

¹⁴ Voir <http://suzanne.granger.free.fr/Histbomb.html>

¹⁵ Jules Gérard, "La chasse au lion", Gravures de Gustave Doré, Paris, Librairie Nouvelle, 1855)

¹⁶ -Louis Noir (Jean Casse-Tête, chasseur de lions et de panthères, Edition A.Degore-Cadot, Paris 1878-79

¹⁷ "Bombonnel, le Tueur de panthères, Paris, Hachette 1860



Figure 38 : Panthère abattue dans les environs de Djidjelli en 1930.

Les panthères ont bien existé en petite Kabylie, les dernières ont été abattues vers 1930. Elles avaient impressionné Manuel Bugéjà, Administrateur colonial entre 1880 et 1914, qui avait noué d'excellentes relations avec les tribus kabyles de cette région. Voici quelques extraits tirés du site passionnant des Benifoughal (réf. page suivante):

« La forêt d'Acherit, alors très peuplée d'arbres de diverses essences, notamment des chênes, avec un sous-bois très touffu envahi par des lauriers-sauces et les lauriers roses qui garnissaient même le bord des ravins, s'étendait sur un terrain quelque peu marécageux. Cette forêt était un refuge de panthères. Je me souviens que, certain jour, les voyageurs qui se trouvaient dans la diligence, virent un de ces fauves traverser la route, se dirigeant vers la forêt de chênes-lièges de Beni-M'Hamed et Beni Hassen. Les chevaux, tremblants sur leurs jambes, restèrent un moment cloués sur place et il fallut force coups de fouet pour les décider à continuer la route.

Nous-mêmes avons souvent constaté les traces du passage de panthères, au cours de promenades dans les environs du bordj.

C'est ainsi qu'au cours d'une partie de chasse dans la plaine de Sidi-Réhane, il nous arriva de nous glisser dans cette forêt impénétrable. Nous nous y trouvions depuis une demi-heure environ, quand tout à coup M. d'Audibert me dit:

--- Bugéjà! Ne continuons pas. Il y a une panthère par là.

En effet, des traces fraîches d'un fauve se voyaient ça et là. (...)

Au cours de mon séjour dans cette commune mixte (ndlr commune mixte d'Oued Marsa, avec Cap Aokas comme chef lieu de la commune), les indigènes de la région eurent la joie d'abattre quatre de ces fauves. (...)

Outre les peaux dont les indigènes eurent la libre disposition, on gratifia les chasseurs d'une prime de 40 francs qui fut versée par la commune (...)

A l'époque, le territoire de la Commune mixte était couvert de forêts de chênes-lièges magnifiques, et les panthères frayaient librement, et comme elles étaient peu chassées, leur reproduction devenait un problème inquiétant.

Au douar Beni Hassen, le khodja du caïd en tua une à quelques pas de son habitation. »

« Passage concernant les Beni Foughal »

(...)C'est ainsi que sans répit, nous avons traversé tous les territoires du Babor, des Beni Foughal et autres douars, pour arriver à Djidjelli par le col de Texenna.(...)

La nuit m'atteignit en route. Je me trouvais avec mon cavalier d'escorte aux Beni Foughal. Alors que j'en traversais la belle forêt, j'entendis un bruit insolite.

Mon cheval s'arrêta net, se cabra, puis se mit à trembler de tous ses membres.

Malgré les coups d'éperon, il refusait d'avancer.

Je questionnais mon cavalier d'escorte sur la raison d'une telle obstination chez une bête, d'habitude docile.

--- Arrilès (il y a une panthère), me répondit-il.

A peine m'avait-il dit cela, que les broussailles s'agitèrent et qu'un indigène en émergea brusquement. Il était armé d'un fusil et d'un grand sabre.

Parvenu à quelques pas de nos montures, mon cavalier d'escorte reconnut Amar Ben Habyles, Caïd du douar de Beni Foughal et frère du Caïd du Babor.

Il était lancé à la poursuite d'une panthère qui venait de lui ravir un agneau. Il nous reconnut également et s'adressant à moi:

--- Il ne faut pas continuer votre route. Vous allez dîner chez moi, mon habitation est à proximité. Vous y coucherez.

J'acceptai volontiers, car mon cheval ne s'était pas encore calmé et aussi parce qu'il est toujours prudent de suivre les conseils des indigènes du lieu... »¹⁸

Coté mer, la ville était devenue une coquette station balnéaire. Le port devint très vite un lieu de promenade favori. Comme à Bougie, on allait voir l'arrivée des chalutiers ou le départ des lamparos et des palangriers, observer les pêcheurs ravaudant leurs filets sur le ponton de la Darse, se baigner au pied du phare ou se promener dans le quartier de la Marine. A l'Est, après la jolie « petite plage » au pied du Fort Duquesne, se dressait face à la mer le grand bâtiment du Casino et sur la grande plage, comme sur toutes les plages d'Algérie en été, retentissait l'appel scandé du vendeur d'oublies, « *mar-chan-d'zoublies!* » qui faisait courir les enfants gourmands, impatients de croquer ces grandes friandises sucrées en forme de gros cornet à glace. Dans les criques on allait ramasser des oursins aussitôt dégustés sur les rochers, s'adonner à la pêche sous-marine, à la voile ou au cabotage.

La « Côte de saphir » et les grandes plages à l'est de Djidjelli offraient aux amoureux de la mer tout ce dont ils pouvaient rêver. Et par jour de fort vent d'Ouest, les vagues qui se brisaient violemment sur la jetée du port alors rendue impraticable offraient un magnifique et impressionnant spectacle.

¹⁸ Manuel Bugéja, "Souvenirs d'un Fonctionnaire Colonial", 1939, Editions internationales, Tanger.

Cote: 4 LN27 82344 , Bibliothèque Nationale de France (extrait du site www.benifoughal.com)

<http://www.benifoughal.com/histoire/anecdotes-au-sujet-de-la-tribu/les-panth%C3%A8res-%C3%A0-beni-foughal-et-plus-loin/>



Figure 39 : La plage en 1920



Figure 40 : La plage en 1955, devant l'Hôtel-Casino



Figure 41 : La jetée du port jusqu'au grand phare, les jours de tempête.

Les amoureux du ciel avaient pour eux un club aéronautique : aménagé aux portes de la ville, l'aérodrome de l'aéro-club de Djidjelli fut « baptisé » en recevant en grande pompe, venant d'Alger, le 3 juin 1933, le Potez 43 FAMJK -« Ville de Djidjelli », piloté par Suzanne Tiller épouse du Docteur Tiller d'Alger¹⁹. Il en vit atterrir bien d'autres et attira toujours plus de passionnés. Pendant la guerre de 39-45 il fut agrandi pour servir de base militaire. Puis un système de transport pour quatre ou six passagers fut organisé. En 1954 une ligne aérienne régulière fut instaurée avec Constantine.

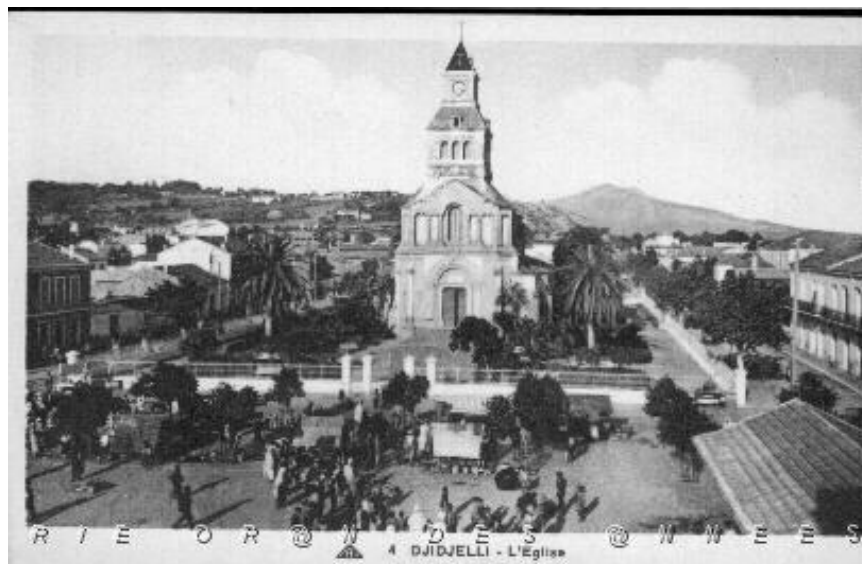


Figure 42 : La place de l'Eglise, construite en 1875.

¹⁹ source : Pierre Jarrige

Les Djidjelliens souffraient encore, dans les années 1950-60, de l'insuffisance des moyens de transport et des voies terrestres de communication, surtout l'hiver où les routes restaient menacées par des glissements et des éboulements de terrain dus au ruissellement des eaux toujours important dans cet environnement escarpé.

Mais ils avaient la chance d'être environnés d'une nature merveilleusement sauvage et préservée et il est temps de découvrir, dans l'arrière pays, ces hautes montagnes, perdues dans les nuages, qui surplombent la route côtière depuis Bougie et se nomment les Babors.

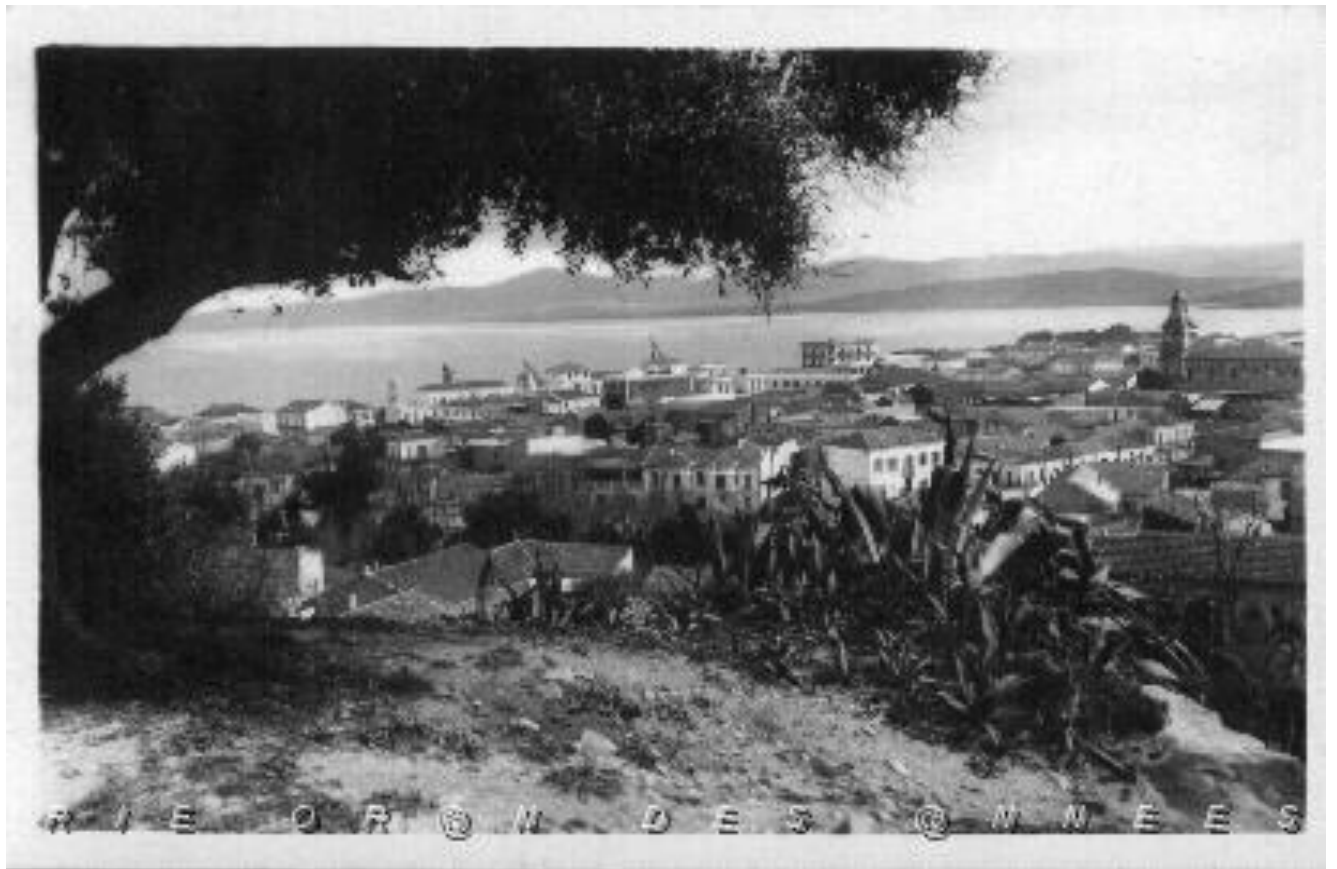


Figure 43 : Vue sur Djidjelli et les montagnes environnantes

Rédactrice : Françoise Colin-Mansuy